

LA TRIBUNE DES TRETEAUX

THÉÂTRE DE PIERREFONDS DE SAINT-PIERRE



« Contes à la Perrault » par le Théâtre des Alberts.

Dans la nuit habitée qui peuple d'ombres le site conservé dans son jus du Théâtre de Pierrefonds vont se jouer le fantastique du conte et le fantasque d'une réinvention. Oui, ce sont bien sept « Contes à la Perrault » que l'on va découvrir en imagerie vivante sur scène, mais selon une relecture actualisée qui pulvérise les codes narratifs : tout devient réinterprétation, déstructuration, recréation. La griffe, la signature des « Alberts » dans toute l'originalité de sa visée et vision du théâtre, que nous apprécions tant.

Sur scène, une simplicité qui laisse supposer bien des mystères et des surprises : une table de manipulation enjuvonnée de noir avec deux dessertes mobiles ; un tableau de classe qui bascule et livre peu à peu un décor pluriel, de la fenêtre dessinée simplement à l'éponge jusqu'au château complexe digne d'un dessin de Victor Hugo. S'y ajoutent deux chaises. Extrême sobriété en noir avec liséré argenté, reprise par les costumes de **Marjorie CURRENTI** et **Sébastien DEROI**, qui, dans la tradition de cette compagnie, seront les manipulateurs d'objets riches de sens et, ici, quasi lilliputiens.

Le « Théâtre des Alberts » a un long passé de créations plasticiennes, où la poésie le dispute à l'esthétique ; la manipulation de marionnettes de toutes tailles est un champ d'investigation qui n'aura cessé de nous surprendre au fil des années. Mais ce soir ce sont bien deux comédiens qui déploient leur talent multiple.

Tout est complexifié. Marjorie CURRENTI et Sébastien DEROI sont d'abord « eux-mêmes » : des gens de théâtre en pleine création qui commentent le propos des contes qu'ils enchaînent. Ils installent ainsi des parenthèses au présent, des ruptures, des interruptions,

s'interpellant, se « désaccordant » pour mieux instaurer une typologie où toutes les écritures de textes et toutes les formes de narration doublent le visuel d'un comique particulier.

Nos deux « animateurs » de spectacle sont les voix conteuses mais ils s'incarnent et alternent à un rythme rapide les dialogues qui opposent ou rapprochent les protagonistes : mise en abyme labyrinthique extrêmement habile et performante ! Et c'est toute la nouveauté du concept mais cela définit aussi totalement la perspective théâtrale des « Alberts » : se renouveler et décaler les projets de tout ce qui a été produit jusqu'à présent. Les artistes sont formidablement polyvalents : manieurs d'objets, marionnettistes, narrateurs d'un texte en voix off sur le vif de la représentation, acteurs en situation, mimes, à la fois personnes de la « vraie vie » et personnages d'une culture populaire de référence, performeurs au corps parfaitement entraîné pour une gymnique qui accompagne, telle une chorégraphie, un ensemble réglé selon un tempo rapide, rigoureux et formidablement drôle.

Tous les contes sont détournés, on pourrait dire « déjoués » de leur fonction : des verres à rhum représentent les frères du petit Poucet et portent des noms de dictateurs (Adolphe, Franco, Mao) tous les grands bouchers d'idéologies déviantes. Leur aventure devient une magistrale partie de foot avec ce langage spécifique aux journalistes sportifs ; quelques « shoots » (transformés en lever de coude cul-sec) et voilà les frères partis pour une errance linguistique, métaphore de leur aventure dans la forêt où ils se sont perdus, d'où un délire titubant sur la conjugaison (« nous nous mirent à courir de colline en colin »... « nous nous rapprochâtes et toquèrent »... « dans l'obscurité, ou l'obscurance »). C'est bien un conte « à l'apéro »...

Les trois Petits Cochons sont des morceaux de saucissons et le Loup a des airs de Cruella. Pour Barbe Bleue, les chambres sont des boîtes accrochées au tableau (à la fois surface plane et trompe l'oeil de la profondeur) et la jeune épouse une poupée Barbie que ses frères, doublons de Ken, viennent délivrer ; la découverte progressive des trésors de son monstre d'époux donne lieu à une fête mémorable, une joie démente de la trouvaille, une ivresse du jeu et de la métamorphose ; la transgression devient rébellion et la « Sœur Anne » joue en play-back les propos de l'imprudente : la barbe retroussée en coiffe, Sébastien devient femme ; la barbe réinstallée en voile sombre, sorte de burqa étrange qui masque le bas du visage, il est terrassé ; il semble s'être rompu le dos : petite chiropraxie entre les deux comédiens qui sont et leur propre personne et sa transformation en personnage qui joue à être cette personne-là. Une réussite.

Pour Blanche Neige, tout commence dans un bouiboui de mauvais aloi, on entend Edith Piaf chanter (« Moi j'essuie les verres au fond du café/ J'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver »...), la marâtre se pochetronne au calvados et le miroir est une bouteille. Tout est recentré sur cette forme circulaire, et le langage prend le large, bien loin du discours distingué des contes de Perrault : après la mise en pièces du passé simple propre à la narration classique, voici que surgit un « tu veux pas t'en jeter un p'tit en attendant », dans la jubilation de l'anachronique.

Le sommet, l'akmè du spectacle, est certainement le détournement du Petit Chaperon Rouge. Un véritable morceau d'anthologie sous la forme d'une course entre deux chaussures, une « baby » pointure 12 et un godillot de mercenaire taille 48. On ne raconte pas le rire. Tout est ici délire et fantaisie débridée, les objets humanisés changent de taille et tout s'inverse ; on assiste à un dérapage maîtrisé sur le conte ; c'est à suivre et à découvrir en « live », nous nous refusons à dévoiler les péripéties de ce duel de « groles » rendu au ralenti, avec les déformations opérées par la vitesse du déplacement sur les visages des concurrents. On plonge dans le replay des J.O. comme dans la déglingue du réel propre aux dessins animés. Génialissime !

L'ultime du spectacle est d'ailleurs une course poursuite après une récapitulation à « la va vite », tout cela pour dire que les morales et autres dénouements du conte ont pris un sérieux coup de vieux ; art d'effacer comme sur un tableau le délicieux et follement drolatique spectacle qui nous a été concocté, une recette de galette au beurre, encore chaude d'absolue intelligence ; le décor redevient lui-même, et la féerie disparaît : magie des mots qui fabulent et affabulent.

C'est trépidant, précis, imaginatif, déjanté et moderne, déconstruit selon une réarchitecturation libre ; les fables de la littérature classique et intemporelle sont des références désacralisées : on les connaît, alors, libre à nous de jouer avec elles ; c'est-à-dire libre à nous de les modifier, de les adapter, de repousser les limites. Imagination sans frontière.

MERCI et BRAVO à vous deux, Marjorie CURRENTI et Sébastien DEROI, de nous avoir donné des ailes. La salle, où parents et jeunes, même très jeunes, enfants étaient en attente de vous deux, vous a suivis, écoutés, dans une magique communication/communion. Vous fédérez et nous, les spectateurs, sommes comme rassemblés, unifiés. Les applaudissements ont été nourris, la standing ovation méritée.

Chère compagnie « Théâtre des Alberts » nous vous connaissons de longue date, nous vous suivons, nous aimons la proposition imaginaire et significative de vos spectacles, alors, ne vous faites pas rares, jouez et rejouez. Pour nous.

Nous serons là. Pour vous.

Halima Grimal